

Mayer Israel & Co

714-716

RUE CANAL

Vêtements d'une Coupe très Élegante pour Pâques et le Printemps

Jolis costumes et robes—Costumes voyants, tailleur—Manteaux Splendides—Gentils corsages de soie—Jupes élégantes—Tricotés à la mode et excellents imperméables pour dames, demoiselles et fillettes. Le tout à prix réduits.

Costumes de Printemps

Un assortiment remarquable des plus récentes étoffes et nouveaux modèles, de \$15.00 à \$37.50.

Robes de Soie

Tout ce qu'il y a de plus beau pour Pâques et le Printemps, \$10.75 à \$31.50.

Des blouses aussi fraîches et délicates que les fleurs du Printemps.

Créations exquises de Georgettes, \$3.50, \$4.50, jusqu'à \$6.50.

Crêpe de Chine et soies lavables, \$2.50 à \$5.

Lingerie, \$1.25 à \$4.75.

Jupes

Jupes de sortie, jupes de toilette, et jupes de Sport. Toutes les étoffes en vogue et lavables, \$3.00 à \$8.50.

Tricotés

Manteaux en tricot soit pour usage général et pour être mis avec des jupes de Sport, \$4.00, \$5.00, \$6.00, \$7.50, \$10.00, \$15.00, jusqu'à \$27.50.

Chapeaux Panama Sport

Un choix varié et joli de formes à la mode, à \$5.00, \$6.00, \$7.50 et \$8.50.



LE RAYON POUR FILLETTES

Offre un étalage des dernières modes en manteaux de Printemps, costumes, robes et chapeaux, seyant aux fillettes grandes ou petites, à des prix modérés.

LE RAYON POUR GARÇON

Nous avons préparé un vaste et élégant assortiment de complets blancs à la mode pour les petits—pour habillements de Pâques et les fêtes de mai—\$1.00, \$1.50, \$2.00, \$2.50, \$3.00, jusqu'à \$6.50.

Seuls Agents des "Neverbreak" Malls-Garderober—No. 100 Prix \$15.

LE BULLETIN DU JOUR

Suite de la 1ère page.

de son pays. Ces excitations n'exercent pas une impression favorable sur l'opinion, qui manifeste en effet un mécontentement croissant, qui n'est pas sans augmenter les difficultés avec lesquelles le gouvernement est aux prises. La mobilisation de l'armée grecque continue à coûter fort cher, sans que la nation aperçoive le profit qu'elle en a retiré, ni qu'elle puisse même prévoir ce que rapporteront ces énormes sacrifices. Les embarras du Trésor hellène vont en augmentant et le gouvernement persiste dans une politique de neutralité sans issue. L'arrivée successive des Serbes à Salonique, la situation précaire en Bulgarie et les armements de la Roumanie sont autant de sujets de réflexion pour l'opinion grecque, qui songe aux occasions perdues et aux avertissements de M. Venizelos, l'ancien premier ministre. Les injures que les organes germanophiles prodiguent à la fois aux Alliés et au grand patriote hellène ne font que mieux ressortir combien la cause nationale se confond avec celle des puissances protectrices, qui ont rendu à l'Hellade sa vie indépendante. Ce mécontentement de l'opinion grecque a pris des proportions qui inquiètent les agents germaniques, dont le chef, M. de Schenk, redouble d'efforts pour détourner les esprits de leurs graves préoccupations. Les organes à ses gages répandent la nouvelle de négociations probables entre les puissances alliées et les Bulgares. Ils font courir le bruit de mauvais traitements infligés à Salonique aux Serbes, par les Français et par les Anglais, et ils excitent le sentiment national hellène au sujet de l'Épire, cette contrée limitrophe sur laquelle la Grèce a des ambitions. La propagande allemande espère contrebalancer par ces mensonges l'effet des escarmouches qui se multiplient sur la frontière greco-serbe, entre Bulgares et Grecs, au point que les Allemands sont venus se placer en première ligne. Les machinations tautonnes n'empêcheront pas les Grecs de comprendre la véritable portée des manifestations de Rome et de Paris, en l'honneur du prince Alexandre de Serbie, lesquelles équivalent à un engagement de châtier le peuple bulgare qui s'est vendu aux ennemis des nations de l'Entente, qui se sentent en voie d'assurer à leurs alliés et à leurs amis les justes compensations auxquelles ils ont droit.

P. H. ERMONT.

Elections d'officiers.

Le Dr. Charles Hillman Brough, gouverneur de l'Arkansas et natif de Clinton, Miss., a été élu président du Congrès Sociologique du Sud, hier matin, et le Dr. Oscar Dowling, de la Nouvelle-Orléans, premier vice-président.

LETRE D'UN PARISIEN

Suite de la 1ère page.

mère qui s'opposait à ses projets, il répondait avec une conviction qui était sincère: — Où me mènera le Théâtre? A la Comédie Française. De plus je serai décoré de la Légion d'Honneur et millionnaire! A ce moment-là personne ne croyait à cette prophétie; peut-être pas même lui. Il aurait pu être un tonitruant avocat d'assises, il préféra devenir un tragédien tumultueux. Il sortit du Conservatoire avec un modeste accessit de tragédie, et essaya en vain d'obtenir un engagement dans un théâtre classé quand la guerre de 1870 éclata. Il partit comme capitaine de mobiles et après avoir parfaitement fait son devoir, il se retrouva avec les trois galons de capitaine, mais sans engagement et sans situation. La trentaine venait et il jouait sous le nom de Bergerac dans les théâtres de banlieue, avec ses cent ou cent-vingt francs par mois, c'était la misère. Agard, un moment le prit avec elle dans ses tournées du "Théâtre Classique", à travers la province, cela faisait vivre mais ne menait à rien. Il allait rentrer chez sa mère quand l'idée lui vint d'aller faire ses adieux à Bressan qui avait été son professeur au Conservatoire. Celui-ci obtint une audition de Perrin, alors directeur de la Comédie Française, qui l'engagea sur l'heure et le fit débiter dans Andromaque. Le succès bien préparé fut extraordinaire. Tout Paris en parla et les journaux, qui avaient hâte de s'intéresser à autre chose qu'aux tristesses de la guerre qui venait de finir, publièrent sur lui de très longs articles. Son second début eut lieu dans le Cid; mais l'artiste ayant voulu imposer du premier coup une physiognomie nouvelle à Rodrigue, l'échec fut aussi retentissant que l'avait été le succès. Devenu un peu plus souple pour un moment il reprit les traditions de la maison et il finit par être adopté par le public de la Comédie Française, alors le plus lettré qu'on put imaginer. Son succès alla tous les jours en augmentant et il acquit vite la réputation, la célébrité et la gloire. La façon de jouer de Mounet-Sully était tout à fait personnelle, le public acceptait tout de lui et il jouait devant un parterre conquis d'avance. C'était au surplus un travailleur, il n'apprenait pas toujours très exactement ses rôles, mais il étudiait profondément le caractère de ses personnages. Dans les dernières années de sa vie, la haute situation qu'il occupait au théâtre, lui permettait certaines libertés d'allures qu'on n'aurait pas tolérées chez d'autres. Ses sorties occupaient ce monde orant, et découvert de coulisses; ainsi au cours d'une des représentations de l'adaptation d'"Hamlet", de Paul Meurice, celui-ci voulut faire quelques observations de la voix douce timide et poète qu'on lui connaissait, mais Mounet-Sully feignait de n'en tenir nul compte et M. Juliet Claretie d'interrompre: — M. Mounet-Sully, l'auteur vous parle. — Quel auteur? répliqua Mounet-Sully. Je ne connais que Shakespeare. — Et vous n'avez pas retiré votre pièce? demandais-je à Paul Meurice. — Non, d'autant que c'est l'acteur qui avait raison puisque, dans cette même scène que je voulais modifier, il a été acclamé. C'est donc moi qui avais tort. Ajoutons que cette reprise a eu plus de deux cents représentations. Déjà au moment de la première de "Par le Glaive", de Jean-Richepin, il avait voulu introduire au théâtre à l'exemple d'Antoine, une manière de jouer qu'il trouvait plus naturelle; et dans son feuilleton du "Temps", Francisque Sarcey se plaignait de ce que l'acteur parlait trop bas dans certaines scènes sous prétexte de rendre la réalité. — Je ne saurais trop insister, dit M. Sarcey, sur le danger des mises en scènes soi-disant réalistes? Le premier soir Mounet-Sully a failli compromettre le succès de la pièce avec ce parti pris qui était évident chez lui, d'éteindre le rôle. Quelqu'un lui en fit l'observation. — Le public se plaint de ne pas entendre, lui dit-il. — Est-ce que j'ai à m'occuper du public? répondit superbement le tragédien. Est-ce que je sais s'il existe? Très justement un chroniqueur qui s'occupait de cet incident écrivait: "C'est beau le talent! mais comme cela fausse le jugement. Eh bien, monsieur, oui vous avez à vous occuper du public, vous êtes là pour lui et rien que pour lui, sans lui vous n'existeriez pas." Il avait la passion de sa profession et il répétait volontiers: — Oui, notre art est un sacerdoce jaloux, qui exige qu'on se donne à lui tout entier, il faut lui réserver tous ses efforts et toutes ses forces.

Satisfaisant! Bonbons Le plaisir dans chaque boîte

Saint-Georges de Bouhélier a très justement écrit: — Ayant en lui, l'âme austère d'un croyant, il était entré au théâtre français comme on entre en religion. Aussi avait-il en dehors de la scène une vie très rangée, très bourgeoise si on peut dire. Même en dehors du Théâtre, il avait l'horreur de la vie de Bohème et ce comédien célèbre s'était fait un intérieur de notaire cossu. Au théâtre il était un tout autre homme, il avait la répétition tonitruante et sa voix remplissait les coulisses et les coulloirs du Théâtre Français. C'était de véritable rugissements. Un jour que le bruit était plus fort que d'habitude, Got disait à un journaliste avec lequel il causait: "Ne faites pas attention; c'est Mounet-Sully qui fait une observation à voix basse." Jules Claretie maigre sa douceur, ne pouvait s'empêcher de trouver exagérée cette manière de faire trembler les murs; et au début de son administration, comme il passait près de la scène, il se bouchait les oreilles avec les deux mains et disait en souriant: — J'ai beau faire je ne peux pas m'habituer à ce bruit de tempête. Jules Claretie fut la bienveillance même pour Mounet-Sully; c'est lui qui le fit décorer de la Légion d'Honneur et qui voulait le faire recevoir à l'Institut, ce qui n'empêcha pas, au moment de la crise des comédiens contre le Théâtre-Français, Mounet-Sully de se placer à la tête des rebelles, sans autre motif que cette irritation nerveuse d'acteurs contre le représentant des règlements nécessaires. A ce moment le directeur du "Cri de Paris", c'était en 1902, alla interviewer celui qui déjà on appelait le "jeune premier en cheveux blancs", et voici un extrait de cet article: "Et M. Claretie? demandais-je à Mounet-Sully. "Vous avez entendu quelquefois, rugir un lion. Vous l'avez vu la crinière hérissée, l'œil en feu, tourner dans sa cage, terrible menaçant prêt à broyer, dans sa mâchoire formidable, l'imprudent qui oserait s'approcher. "Tel, lorsque je prononçais le nom de M. Claretie, m'apparut le doyen. J'eus de la peine à le reconnaître. Ce n'était plus le même homme. C'était un lion. Un rugissement sortit de sa vaste poitrine, un rugissement qui faisait trembler les vitres et me fit trembler pour M. Claretie. "Je voulais m'excuser, protester, calmer cette colère qui allait monter, monter, grossir comme un orage, éclater dans un coup de tonnerre. "M. Mounet-Sully ne m'en laissa guère le temps; de la voix la plus naturelle du monde, il dit tranquillement: "Emile, faites chauffer de l'eau." Jules Claretie qui était la bonté même ne lui en garda pas rancone et l'organisa un grand banquet pour le quarantième anniversaire de la rentrée de Mounet-Sully à la Comédie Française et il demanda, pour lui successivement, la rosette d'officier et la croix de commandeur de la Légion d'Honneur; et s'il ne put le faire être membre de l'Institut, section des Beaux-Arts, ce ne fut point sa faute, il ne ménagea ni ses efforts ni sa peine ni ses démarches. On ne voit pas du reste pourquoi la section des Beaux-Arts de l'Institut qui est composée de peintres critiques, de sculpteurs plus ou moins habiles, et de musiciens dont quelques-uns ont du talent sinon de l'originalité, malgré deux tentatives successives, ne nomma pas un grand comédien à un fauteuil qui avait été occupé au commencement du XIX siècle, par des acteurs comme Molé Prévillé, Monvel et Grammesnil, et tous ces messieurs à qui je soumettais ces objections me répondirent: — Nous ne voulons point nommer M. Mounet-Sully parce que ce serait créer un précédent, et nous redoutons surtout les successeurs." La raison est un peu indigente. Quoi qu'il en soit, Mounet-Sully avait réalisé la promesse qu'il avait faite à sa mère, il était entré en conquérant au théâtre français, il avait eu la légion d'honneur et il était millionnaire quoique d'ailleurs désintéressé. Mais la vieille maman était morte et par un sentiment touchant, quoiqu'un peu théâtral, naturellement, il avait accroché, le jour de sa nomination, comme chevalier, le ruban rouge au bas du cadre contenant le portrait de sa mère, avec ces mots qu'il avait écrit sur une carte: "A celle à qui je le dois." Dans les dernières années de sa vie, il avait voulu écrire quelques pièces qu'il avait présentées à ses camarades du Théâtre Français qui les avaient refusées. Il en fit jouer une à l'Odéon "La Vieillesse de Don Juan"; mais le succès ne répondit pas à son attente, on ne sait pas du reste pourquoi, elle n'était ni meilleure ni plus mauvaise que bien d'autres. Un de ses orqueux était d'avoir constitué la maison de campagne où il avait passé ses années de jeunesse, mais au lieu de cette propriété modeste qui avait été le berceau de son enfance, il avait fait construire une espèce de château quadrangulaire qu'on aurait dit dessiné par Victor Hugo un jour où le grand poète était en proie d'imagination fantastique. C'était grand, c'était haut, ce n'était pas joli mais cela lui plaisait ainsi. Quand il séjourna à son château des Garrigues, on hissait un large drapeau tricolore qui disparaissait quand le comédien était parti. Telle est, hâtivement dessinée cette

silhouette intéressante d'un comédien de premier plan qui fut en son privé, un bourgeois honnête, rangé régulier soucieux des échéances et qui s'il dédaignait la fortune par une économie bien entendue, habitant à Paris le même appartement pendant quarante ans et dont le nom restera dans les annales du Théâtre Français. Dira-t-on plus tard comme pour Talma: "Ah, si vous l'aviez vu!", je ne sais; mais notre génération lui doit de belles émotions artistiques et à ceux qui viendront après lui on répondra certainement: "Ah! si vous l'aviez entendu." Il avait une voix extraordinaire et qu'on n'oubliait plus. Ajoutons qu'il se souvenait des heures terribles de 1870 et qu'il attendait la revanche remportée par ses cadets d'aujourd'hui; un de ses regrets sera sûrement de ne pas l'avoir vue. JEAN-BERNARD.

LE THEATRE AU FRONT.

Parmi les nombreuses revues qui sont représentées au front, nous sommes heureux de mentionner la qualité toute particulière de Sans soupape. "revue à échappement libre" de MM. Lucien Péret et Jean Falize. Cette revue jouée à Cappelle (Nord) devant le premier groupe des T. M. (transport de matériel) et ses invités eut un succès tel que les auteurs eurent l'honneur, rarissime pour des auteurs de revues, de se voir imprimés à Dunkerque. Pour donner une idée de la bonne humeur, de la verve spirituelle et du charme littéraire de Sans soupape, voici une ballade à la manière de celle des Cadets de Gascogne, où sont présentés les T. M., les conducteurs des convois automobiles, dont le dévouement rend présentement, dans la bataille de Verdun, de si grands services. LES T. M.

Ce sont les tringlots mécaniques, Fils de Hussards à 4 roues, Nouveau-és de l'heure héroïque; Ce sont les tringlots mécaniques Dont la cavale métallique S'orne d'un panache de boue; Ce sont les tringlots mécaniques Ce sont les tringlots mécaniques Fils des Hussards à 4 roues.

Narguant les marmittes des Boches, Ils vont, monstrueux et fumants, Ce ne sont pas des types moches Narguant les marmittes des Boches, Ils chargent... avoine ou bidoches Roulant, accrochant, bondissant, Narguant les marmittes des Boches, Ils vont, monstrueux et fumants.

Ce sont des travailleurs modestes, Ravitailleurs des combattants. Privés des héroïques gestes, Ce sont des travailleurs modestes, Mais le cœur qui bat sous leurs vestes Est avide de dévouements. Ce sont des travailleurs modestes, Ravitailleurs des combattants.

Ne demandant rien à la gloire Que l'odeur des lauriers conquise! Ne demandant rien à la gloire Ne demandant rien à la gloire Ne demandant rien à la gloire Ne demandant rien à la gloire Que l'odeur des lauriers conquise! Lucien PERET et Jean FALIZE.

Le Comte Pourtalès et ses Propriétés en France.

Bate. — Le comte Pourtalès, ancien ambassadeur d'Allemagne à Pétrograd, continue à montrer son mécontentement, de ce que plusieurs journaux ont publié la liste de ses propriétés mises sous séquestre en France, surtout ses propriétés agricoles et forestières du Doubs, de la Normandie, de la Savoie et de la Bretagne. Ce que les journaux ne disent pas, c'est que la célèbre banque berlinoise Delbruck-Schickler-Portalès a fourni la totalité des fonds nécessaires pour ces importantes acquisitions, qui avaient un but stratégique. Sans la bataille de la Marne, ces propriétés auraient surtout servi de point de réunion à des centaines d'allemands qui préparaient ainsi des annexions partielles sur différents points du pays.

EMBRASSEZ VOTRE PERE!

Un de nos confrères de province a publié sur "notre Joffre" cette jolie anecdote: Le général Joffre, au cours d'un récent déplacement sur le front, visita une section d'escadrilles: il fit rassembler les pilotes et demanda quelques hommes de bonne volonté pour une mission périlleuse. Toutes les mains se levèrent. Le général n'en voulait que quatre: sitôt désignés, il leur donna ses instructions et leur souhaita bonne chance. Les quatre pilotes, dont le capitaine Gérard (décoré après la bataille de la Marne et cité à l'ordre du jour un peu plus tard), saluèrent le général en chef, et précipitamment, allaient faire leurs préparatifs de départ. Le général, qui savait les dangers auxquels, stoïquement, allaient s'exposer les braves soldats, s'écria: "Eh bien! on part comme cela! Est-ce que les enfants qui s'en vont à l'école n'embrassent pas leur père avant de partir?" Les quatre pilotes se retournèrent et virent le général qui leur ouvrait les bras. — Madame, madame!!! les Allemands ne sont pas loin, voilà une marmite qui éclate.

Votez votre Tonique pour le Printemps

Peruna Fortifie

tant votre corps, aide à réduire les inflammations, fait renaître l'appétit, vous débarrasse des débris du système. C'est un vrai tonique—particulièrement efficace contre des conditions catarrhales, comme les indigestions, les conséquences de la grippe, la faiblesse accompagnant la convalescence, et les langueurs du printemps. Vous pouvez en prendre en toute sécurité, sachant qu'il a été d'un grand secours pendant 41 ans à des millions de personnes et conséquemment possédant un réel mérite. Ce qu'il a fait pour ces personnes, il peut le faire pour vous. Commencez aujourd'hui.

En liquide ou en pastilles. Tous les pharmaciens recommandent Peruna. The Peruna Company, Columbus, Ohio.

En faisant vos emplettes mentionnez l'Abelle, S. V. P.

Remarks of W. O. Hart at the Twelfth Ward Democratic Meeting.

My friends and fellow-citizens: As I was walking along the street the other day with a prominent citizen of New Orleans, we met another gentleman with whom I shook hands as we passed, and a few moments afterwards my friend said to me: "Who is that you just spoke to?" and I said: "That is John M. Parker, one of the candidates for Governor, I am surprised that you do not know him;" to which he very dramatically replied: "Ah! yes, John Parker, my friend Roosevelt said once to me, 'he, John Parker, one very good man.'" And I believe that if their inner consciences could be revealed a large majority of those who support Mr. Parker in this campaign do so from the approval given him by Mr. Roosevelt. I have nothing to say against Mr. Parker whom I have known since 1890, while my acquaintance with Mr. Pleasant began only in 1907, but we are not to consider in my judgment in this campaign persons, but issues. If Mr. Pleasant were an unworthy or incompetent man then something might be said as to the personality of his opponent, but in every walk of life and in every official position which he has held, Mr. Pleasant has measured up to every responsibility and obligation imposed upon him and he will bring to the Governor's chair the same devotion to duty, the same patriotic impulse and the same fidelity to the people of his native State as he has given in the past. All political parties and all party government needs reforming, but the proper way to effectuate reform is not by spasmodic movements, but by steady work for reform within the party; what permanent benefit did the Y. M. D. A. Administration of four years, or the Citizens' League Administration for four years? compared with what has been accomplished in the last twelve years under the administration of Mayor Behrman, a regular of regulars, leading up finally to the establishment of the Commission Form of Government, the effect of which has been to give the city a business administration; even the newspapers which are supporting Mr. Parker are compelled to, and do give credit to the wonderful progress on all civic lines effected by the city in the last few years; and so it ought to be with the State; the needs of the State will be better attended to by a Governor who has the support of the other State officers and a General Assembly back of him, rather than at the hands of a Governor who would be isolated and alone. As many of you know I am not a political speaker and nothing that I could say, considering the brilliant orators who are here to-night, will interest or enlighten you; but the few words which I have just had occasion to express, I believe represent the opinion of the substantial people of this city and State and so believing, I fail to see how under any circumstance the election next Tuesday can result otherwise than in an overwhelming victory for the Democratic Ticket.

..Au Restaurant.—Mais, garçon, cette viande sent mauvais... —Que monsieur ne s'inquiète pas, je vais faire marcher l'ventilateur!!!

FREE. We aid all who apply. If you want help—if you want employment. Call upon your Postmaster for postage-free blanks. Fill out and forward same to us. We will strive to fill your wants. Address: Distribution Branch, U. S. Immigration Service, New Orleans, La.